**Colloque Re-médiations, Urbino, sept. 2014.**

**Internet capitale du XXe siècle : de l’opérativité symbolique des médias à l’industrie des passages**

Yves Jeanneret

Placée dans une perspective historique longue, la communication met en évidence les ressources particulières dont disposent les écritures informatiques contemporaines pour se livrer à l’instrumentation, à l’instrumentalisation et à la banalisation de formes médiatiques chargées d’histoire. La capture des disciplines de l’archive y est considérée dans une triple dimension : comme une méta-forme qui instrumente des héritages médiatiques multiples ; comme un travail de transmutation sémiotique qui soumet à certaines rationalités la sémio-diversité ; comme une tactique industrielle qui permet de nouer la relation symbolique à la transaction marchande.

L’économie politique de la trivialité telle que les médias informatisés et les écrits d’écran la réalisent se comprend dans la continuité d’une exigence fondamentale de l’industrie médiatique : créer des représentations de la sémiose sociale qui permettent de transformer en indice de collectif pérenne des relations communicationnelles plus ou moins fragiles (lectorat, audience, communauté). Toutefois, les propriétés particulières des écritures d’écran et de réseau (association du sémiotique et de l’opératoire, émergence d’un monde intermédiaire entre écriture et exposition, mise en place d’une nouvelle économie scripturaire) définissent un mode particulier de prise, de capture et d’altération des disciplines de l’archive : industrialisation des prédilections sémiotiques, rôle central de la réquisition des écritures, travail intense de transmutation des signes, gadgettisation des formes, production de dispositifs de représentation envahissants, désingularisation de tous les usages (polychrésie). Pour finir, deux formes de re-médiation méritent particulièrement d’être interrogées à la croisée de la sémiotique des médias et de l’économie politique de la communication : l’invention d’un avatar contemporain de l’art des passages (dans sa double dimension fantasmagorique et fantomatique) et la prétention paradoxale à cumuler et subvertir à la fois les opérativités symboliques de tous les médias.

Cette réflexion ne peut être complètement menée sans un retour réflexif sur les modes de circulation des savoirs sémiotiques portant sur l’échange médiatique entre les espaces ordinaires, professionnels, académiques et technologiques, qui institue en enjeu crucial la définition même de ce qu’est un média. Il n’y a pas de réappropriation des formes médiatiques anciennes sans appel à la mémoire sociale des formes ; la circulation des terminologies annonçant les phénomènes évoqués ci-dessus (multimédia, intermédialité, remédiation, transmédia, humanités numériques, etc.) affecte les conditions du travail de recherche ; l’intensité de l’industrialisation s’accompagne de diverses remises en cause des prétentions de la sémiotique, depuis l’idée que la dissémination des expériences pionnières ne peut relever que d’une ethnographie du web jusqu’à une remise en cause de la production du sens au nom d’un supposé remplacement des signes par les traces. Dans cette discussion, la réflexion sur le destin des sémiotiques communicationnelles dans un monde scientifique internationalisé et un retour sur les changements intervenus depuis le colloque de 2003 (« la digitalisation de l’héritage culturel ») peuvent être éclairants et donner lieu à une réflexion épistémologique et politique.